

Olivier Flournoy

Entre l'histoire et le mythe : le complexe

Paru dans la Revue française de psychanalyse. Volume 46, Numéro 4, 1982.

Pour citer ce document :

Flournoy, O. Entre l'histoire et le mythe : le complexe. In : *Revue française de psychanalyse*.
Vol. 46, N° 4, 1982. 819-822.

http://www.flournoy.ch/docs/Olivier_FLOURNOY_Articles_1982.pdf

Entre l'histoire et le mythe : le complexe

Olivier Flournoy

Un analysant souffre d'impuissance, non pas de celles qui donnent au psychothérapeute une impression du même ordre, confrontés qu'ils sont à la mort de l'érectilité, mais bien de celles qui ne peuvent qu'être transitoires, ou réactionnelles, du fait même que l'individu souffrant a réussi à établir, et à entretenir, une relation analytique, montrant par là ses doutes concernant sa propre conviction.

Une nuit, il fait un rêve ; ou plutôt il raconte un jour le rêve suivant : « J'étais couché dans une rivière, quelqu'un s'était étendu sur moi à la surface de l'eau, frétilant. Passant mes mains dans sa chevelure, je reconnais ma mère et m'écrie : Qu'est-ce que tu fous là ? Elle répond, énigmatique : J'empêche ton frère et ta sœur de coucher ensemble. » Le patient ajoute avoir senti au réveil se dissiper un poids qu'il aurait eu sur le cœur. Par la suite est survenue l'érection de ce qui n'était qu'apparemment mort, puis le patient réussit à établir et à entretenir une relation avec l'objet aimé.

Qu'importe la durée de la séquence. Ce qui compte, c'est sans doute qu'elle ait eu lieu et que l'analyste soit à même d'y reconnaître le signe d'un changement. De plus, pour qu'un tel épisode soit validé comme changement justifiant rétrospectivement l'espoir placé dans l'analyse, l'analyste en prendra acte comme d'un événement positif, et par conséquent, n'y verra point de passage à l'acte. Ou, dans la mesure où l'analyste n'y voit point de passage à l'acte, il peut en déduire qu'il s'agissait bien du changement souhaité de part et d'autre.

L'analyse est une relation à deux permettant de revivre l'histoire d'un sujet au sein de sa famille. Pour mener cette relation à bon port, l'analyste se sert du complexe d'Œdipe, son pôle narcissique compris, comme contrepoint à l'his-

toire dite, tout en sachant que le modèle œdipien non seulement éclaire, mais se forge aussi à chaque jour de l'expérience. La théorisation de l'Œdipe et du Narcissisme noue alors un rapport allégorique avec le vécu de l'analyste, de même que le mythe et la tragédie de Sophocle sont allégoriques l'un de l'autre.

La séquence clinique ci-dessus peut s'apprécier sous l'angle d'une succession temporelle. La complexité narcissique et œdipienne qu'elle cache et révèle, débouche sur ce que l'on a souhaité et qui n'est plus ni répétitif ni transférentiel, sans pour autant n'être qu'une non-relation, comme l'est le narcisse, la fleur qui couronne l'aboutissement du mythe du même nom. La fleur, si elle est bien conclusion du mythe, le plaçant en dehors des tribulations temporelles et lui assurant l'éternité, représente plutôt pour l'analyste ce qui d'emblée rendrait l'entreprise impossible. Par rapport aux discussions sur les limites de l'analysable, la fleur est hors de notre champ, elle pousse dans celui du voisin. L'impuissant, le pervers, l'homosexuel « authentiques », le psychotique, l'autiste, le schizophrène, tous ces êtres psychiques sont au-delà du pouvoir de l'analyste, ils se laissent réunir sous la bannière de l'allégorie de la malédiction-bénédiction de la fleur. Ils vivent, croissent, s'épanouissent et se fanent au gré des saisons, enfermés en eux-mêmes, sans savoir ce que pourrait être...

Par contre, du moment qu'il y a relation analytique, tous les diagnostics que concerne l'allégorie champêtre s'évanouissent. L'entité du couple analytique, pré-supposant une entité familiale, est là pour mettre en pièces le charme floral. Il s'agit alors de préserver Narcisse retrouvé de son sort mythique ultime.

Le piège narcissique est à démasquer sans répit dans son indéfini surgissement; plus que quotidien, il est atemporel. Le charme d'un rêve réside dans la fascination du sujet rêvant par le sujet rêvé au point d'en perdre jusqu'à sa conscience. De même le sujet parlant court-il le risque de s'oublier, médusé par le sujet parlé, l'analyste regardant et écoutant de se dissoudre dans le regardé et l'écouté, en croyant avoir affaire à la réalité. Quant au pouvoir de la parole, comme celle d'Echo, cette pauvre fille condamnée à n'être que la queue du bavardage de Narcisse, il risque aussi de n'être que pénétration par l'oreille des paroles de l'autre prises pour siennes, intolérable envahissement de l'écoutant par l'entendu, viol permanent de soi par soi. Le silence de la fleur, parfaite dépersonnalisation du sujet pensant, en serait la douloureuse issue.

Si l'analyste s'empare du mythe unitaire de Narcisse, c'est donc dans la perspective opposée, à savoir qu'il s'agit là pour lui d'une allégorie de vie et non de mort végétale. Il pense que l'analysé admet implicitement que l'envoûtement et la fascination ne sont que fleur ou mort comme si, ne sont que temporalité qui ne demande qu'à échapper au piège de l'éternité, qu'il souhaite sentir l'angoisse du temps qui passe, peuplé qu'il est d'êtres éphémères, avec son corollaire, le désir de les rencontrer. Le stade du miroir, selon les mots de Lacan, est aussi assomption jubilatoire, donc source de vie.

Quant à ces désirs sans lesquels l'analyse n'a pas de sens, comment, pour ne pas retomber dans l'atemporalité narcissique, les concevoir sans tenir compte du sexe? En tenir compte, c'est se rattacher au versant œdipien de l'allégorie avec cette angoisse d'une castration qui ne se réalise jamais, contrairement à ce que pouvait faire croire le piège narcissique. Si l'analyste choisit l'Œdipe, n'est-ce pas précisément parce que le rêve d'Œdipe est d'avoir cru tuer son père sans le savoir, et d'avoir cru coucher avec sa mère sans le vouloir, tout en le sachant et le voulant? Et de se croire châtré alors qu'il sera à l'origine d'une descendance importante. Dès lors, se crever les yeux, ce n'est pas se châtrer, c'est cesser de voir le monde au travers du piège narcissique, c'est accepter son destin de sujet sans être proie de la fascination imaginaire, c'est se recentrer. En s'aveuglant, Œdipe refuse de se voir en rêve comme tuant son père et couchant avec sa mère, il devient celui qui sait désormais distinguer le rêve du monde où il vit, celui qui se doit de différencier l'autre, l'élu, de l'objet de jouissance œdipienne, s'il ne veut pas se retrouver Narcisse en proie à la fascination. En analyse, l'issue du drame d'Œdipe n'est plus liée au parricide ou à l'inceste. Elle est conséquence d'avoir cessé de ne se voir que parricide ou incestueux. En fermant les yeux sur son rêve narcissique, Œdipe se réveille.

Quant au Sphinx, plus familier il est vrai du mythe et de la tragédie que du complexe, il pose non seulement des énigmes concernant la vie mais davantage encore il est l'énigme faite sphinx. Représentant parfait du fantasme des origines dans ce qu'il a de nécessairement énigmatique.

À admettre, comme Diatkine aime à le dire, que la scène primitive n'ait rien à voir avec des parents qui couchent ensemble, mais soit ce que l'enfant livré à la solitude peut imaginer comme fantasme originaire pour y échapper, il en découle que cette scène ne peut être et demeurer que strictement énigmatique; symbolisée et reconstruite à titre de mythe ou d'histoire par l'adulte incapable de jamais s'en souvenir, ou imaginée et construite par l'enfant incapable de jamais en faire part à quiconque.

Le sphinx est au mythe ce qu'est le parent phallique à la théorie. Parent phallique et certes non pas mère archaïque, ni davantage parents combinés kleinien, lesquels font couple avec le sein kleinien dans le champ ambigu de la réalité fantasmatique. Le parent phallique auquel je me réfère ne vise que l'origine énigmatique de soi, ensemble parental et phallique complémentaire du sujet isolé et démuné qui, dans son angoisse de vivre, en appelle à lui. Comme ce parent phallique, le sphinx, dans son immobilité mystérieuse et fascinante, est tout à la fois énigme, image de l'énigme, poseur d'énigme, de l'énigme de la scène, du fondement, souche même de l'existence de l'être sexué.

Le mythe d'Œdipe est un mythe de vie et la castration n'est qu'un mythe. Elle n'est que fable destinée à faire peur, simulation stimulante, chimère poussant l'individu à ne pas craindre de retrouver dans l'objet de son désir, l'éternel objet

de son rêve incestueux et de lui dire à chaque fois « Qu'est-ce que tu fous là? ». Me voici revenu à mon point de départ.

Si l'allégorie œdipienne sied à la psychanalyse, c'est sans doute qu'il paraît plus sage de faire la part des choses, de vivre et de penser en attendant l'inéluctable, plutôt que de le croire déjà advenu aux dépens de la pensée et de la vie.

Le merveilleux grouillement de monstres du dessus et du dessous que Jean Rudhardt et Nicole Loraux ont invité à participer à ce colloque, et le commerce que nous avons pour notre plus grande joie entretenu avec eux pendant quarante-huit heures, ne tiennent-ils pas de cette même perspective?